HIMYARIQUE adj. (i-mi-a-ri-ke — rad. *Himyarites*). Qui se rapporte aux Himyarites.

HIMYARITE s. m. (i-mi-a-ri-te). Langue parlée par les Himyarites, peuple de l'Arabie méridionale.

HIMYARITIQUE adj. (i-mi-a-ri-ti-ke). Qui se rapporte aux Himyarites ou à leur langue.

HINCMAR, évêque de Laon au IXe siècle, neveu de Hincmar, archevêque de Reims. Il se fit remarquer par un caractère remuant et querelleur et fut déposé en 871, au concile de Douzy. Accusé de conspiration contre Charles le Chauve, il fut condamné à avoir les yeux crevés. Le pape Jean VIII eut pitié de lui et le fit réhabiliter en 878 ; mais Hincmar mourut peu après.

HIOLLE (Ernest-Eugène), sculpteur français, né à Valenciennes (Nord) en 1834. Élève de MM. Grandfils et Jouffroy, il suivit les cours de l'École des beaux-arts de Paris et il remporta, en 1862, le grand prix de sculpture. M. Hiolle partit alors pour Rome où, pendant cinq années, il se livra avec ardeur au travail et étudia les chefs-d'œuvre des maîtres. Ce fut en Italie qu'il exécuta son groupe en plâtre d'*Arion* et le buste en marbre de *Brutus*, qui figurèrent au Salon de 1867. Il exposa ensuite un buste en marbre de *M. Robert-Fleury*, le buste en bronze de *M. L...* (1868); *Narcisse*, statue en marbre, vue un buste d'enfant (1869). Au Salon de 1870, M. Hiolle envoya, avec un buste de jeune fille, son groupe d'*Arion*, exécuté en marbre. Ce morceau, très-remarquable et jusqu'ici sa meilleure œuvre, lui valut la grande médaille d'honneur. Depuis lors, il a exposé : les bustes de *Mme H. M...* et de *Mlle Ballu* (1873); ceux du *Général Martinprey* et de *M. Chantagrel* (1873); une *Statue allégorique* pour le monument élevé à Cambrai aux victimes de la guerre de 1870-1871, et les bustes de *MM. Viollet-le-Duc* et *Chenavard* (1874); le buste du *Docteur Dereins*, celui de *Mlle C. L...* (1875); *Saint Jean de Matha*, statue plâtre, modèle réduit d'une statue pour le Panthéon ; le buste en marbre de *M. W. L...* (1876); les bustes de *Carpeaux* et de *Jouffroy* (1877), etc. M. Hiolle a exécuté, en outre : le *Pêcheur*, bas-relief pour la pavillon Mollien, au Louvre ; la *Danse* et un *Tympan* au plafond de la salle du nouvel Opéra ; le *Comte de Rambuteau*, pour l'Hôtel de ville ; un *Fronton* de l'hôtel de ville de Cambrai ; le *Fronton* du temple de Sainte-Marie, à Paris, représentant la *Religion* et la *Charité*, etc.

HIPPA, nymphe phrygienne qui prit soin du jeune Bacchus sur les bords du Tmolus, et dont il est fait mention dans les poésies orphiques.

HIPPAE s. f. (i-pa-se — du gr. *hippakê*, même sens). Fromage qui se faisait avec du lait de jument, chez les Scythes.

HIPPANTHROPIE s. f. (i-pan-tro-pî — du gr. *hippos*, cheval ; *anthrôpos*, homme). Pathol. Espèce de folie qui fait que l'homme se croit métamorphosé en cheval.

HIPPASUS, un des guerriers grecs qui prirent part à la chasse du sanglier de Calydon. ‖ Fils de Céyx, roi de Trachines. Il accompagna Hercule dans son expédition contre Troyius et fut tué à l'attaque d'une ville. ‖ Fils de Lycurgue. Sa mère, rendue furieuse par Bacchus, le tua à l'aide de ses sœurs. ‖ Fils naturel de Priam. ‖ Centaure tué par Thésée aux noces de Pirithoüs.

*** HIPPEAU** (Célestin), écrivain français. — Outre les ouvrages que nous avons cités et des articles publiés dans divers journaux et recueils, on lui doit : le *Conquête de Jérusalem, faisant suite à la chanson d'Antioche, composée par le pèlerin Richard* (1868, in-8°); *l'Instruction publique en Angleterre* (1872, in-12); *l'Instruction publique en Italie* (1874, in-12); *Dictionnaire de la langue française au* XIIIe *et au* XIIIe *siècle* (1843, 2 vol. in-8°); *l'Instruction publique en Allemagne* (1873, in-12); la *Chanson du chevalier au Cygne et de Godefroy de Bouillon* (1874, in-8°); *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne, correspondance inédite du marquis d'Harcourt, ambassadeur de France* (1875, 2 vol. in-8°); *l'Instruction publique dans les États du Nord* (1876, in-12), etc.

HIPPIAS, sculpteur d'Athènes, qui vivait dans le Ve siècle avant notre ère. Ses œuvres ne sont mentionnées nulle part et l'on ignore si elles méritent l'oubli dans lequel elles sont tombées. Le nom d'Hippias serait sans doute inconnu si cet artiste n'avait eu la gloire d'être le maître de Phidias, avant que celui-ci allât à Argos prendre les leçons d'Agéladas.

HIPPOCRAS s. m. (i-po-kras). V. HYPOCRAS, au tome IX du *Grand Dictionnaire*.

*** HIPPOCRATE**, illustre médecin... — **Allus. littér. Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.** V. OUI, au tome XI du *Grand Dictionnaire*, page 1571.

HIPPOCRATISER v. n. ou intr. (i-po-kra-ti-zé — rad. *Hippocrate*). Méd. Suivre le système d'Hippocrate.

Hippodrome (NOUVEL), cirque situé entre l'avenue Joséphine et l'avenue de l'Alma. Il serait trop long d'énumérer toutes les pétites qu'a subies le projet d'établissement de l'hippodrome destiné à remplacer celui qui fut incendié, et qui s'élevait tout près de la place de l'Étoile. En 1875, plusieurs spéculateurs, réunis en société, louèrent à MM. d'Aligre et de Pommereux 10,000 mètres de terrain, sur lesquels ils élevèrent de vastes bâtiments en planches. Mais ces constructions furent établies dans des conditions tout à fait déplorables, et la préfecture de police ayant refusé d'en autoriser l'exploitation, elles furent immédiatement démolies quelque temps après, deux industriels élevèrent sur le même emplacement l'Hippodrome actuel. Le nouvel établissement est très-spacieux et très-bien approprié à sa destination. Ses principales dispositions rappellent l'ancien théâtre hippique fondé par M. Arnault ; mais l'Hippodrome nouveau offre plus de confortable aux spectateurs, qui sont tous à couvert. Autour d'une vaste piste, entièrement à ciel ouvert, règnent de nombreux gradins et un promenoir. L'enceinte peut contenir plus de dix mille spectateurs. Au promenoir trônent les limonadiers et les bouquetières classiques.

Le nouveau théâtre hippique compte des acrobates et des gymnastes qui ne le cèdent en rien à ceux d'autrefois, qui leur sont même en général tout à fait supérieurs. Voici ce qu'a dit à ce sujet le critique dramatique des *Débats*, M. Clément Caraguel : « Nous nous demandions, en voyant de tels tours de force, à quelle école se forment ces acrobates fabuleux qui viennent émerveiller les populations, l'emportant constamment les uns sur les autres, par des noms mêmes ont parfois une physionomie exotique et mystérieuse. Peut-être existe-t-il dans quelque coin inexploré du globe un collége caché aux profanes, une institution secrète et d'un caractère hiératique où, au moyen de dislocations savantes, accompagnées de formules cabalistiques, de jeunes garçons sont rendus propres à des exercices qui dépassent de beaucoup l'idée que l'on peut se faire de la souplesse du corps humain. Est-ce bien dur que ces jongleurs, ces acrobates, ces gymnastes incompréhensibles qui prétendent venir d'Italie, d'Angleterre, de l'Amérique ou même de Toulouse, ne sont pas sortis de quelque pagode de l'Inde, où ils ont fait leurs classes sous l'impitoyable direction d'une bande de fakirs fanatiques et désossés ? »

Certains exercices du nouvel Hippodrome ne brillent pas par la nouveauté, les courses de char, par exemple, qui remontent aux jeux Olympiques. Le char a conservé la forme antique; il est léger, ouvert par derrière. Le devant est relevé en demi-cercle, jusqu'à hauteur d'appui. Quatre chevaux, attelés de front, l'entraînent avec une rapidité vertigineuse, qui n'est pas exempte de danger. Mais on a supprimé l'ancienne borne que le char heurtait quelquefois en tournant autour, au bout de la carrière, et qui le faisait voler en éclats.

Le grand succès du spectacle d'inauguration fut la scène de l'éléphant, réglée par trois clowns. Voici en quoi consistait ce divertissement, qui est une excellente parodie des dompteurs de pachydermes : deux des clowns commencent par chausser des espèces de sacs, simulant les jambes de l'animal, après quoi ils revêtaient le corps. La trompe et la queue se plaçaient en dernier lieu, et ces deux appendices, dirigés avec la main, produisaient des mouvements d'un comique achevé.

Outre les spectacles de jour, qui ont lieu dans l'après-midi, l'Hippodrome donne des fêtes de nuit. La piste est éclairée par une lumière électrique d'une projection énorme.

Le nouvel Hippodrome a été inauguré le 9 juin 1877.

Il est question de le recouvrir entièrement d'une toiture analogue à celles des Halles centrales, ce qui permettrait de donner des représentations toute l'année.

Le directeur actuel est M. Zidler. Il a pour secrétaire général un jeune auteur dramatique très-connu sur les petites scènes parisiennes, M. Henri Buguet.

Il existe à l'Hippodrome quatre catégories de places : loges, 5 francs par personne ; premières, 3 francs; promenoir, 2 francs; secondes, 1 franc.

Du temps du père Arnault, le directeur de l'Hippodrome incendié, la vertu de la plupart des écuyères était assez facile à désarçonner. Leurs cœurs étaient des citadelles de carton, dont les assiégeants avaient vite raison. Un jour, deux joueurs effrénés jouaient en cinq points d'écarté la conquête d'une de ces amazones.

L'un des partenaires, qui avait déjà trois points et qui venait de faire une levée, abattit son jeu en montrant le roi et le valet, ce duo qu'on nomme la *grande fourchette*.

Son adversaire se rendit de bonne grâce et lui dit :

« Puisque vous avez la fourchette, il est juste que vous ayez aussi l'*esupère*. »

Le jeudi et le dimanche ont lieu à l'Hippodrome des excursions en ballon, opérées par Camille Dartois.

Galino, voyant l'aérostat filer majestueusement dans les airs, sous un soleil de feu, s'écria :

« Et-il asse naïf, cet aéronaute ! Pourquoi donc ne passe-t-il pas à l'ombre ? »

Une écuyère, jeune, jolie et de mœurs encore plus légères que le ballon de l'Hippodrome, avait donné son cœur et sa foi à un clown de la troupe.

Mais, un jour, oubliant ses serments, la belle voilage fut surprise par son adorateur en conversation des plus intimes avec un autre acrobate.

Et comme le malheureux amant reprochait à sa maîtresse cette incartade, celle-ci lui répondit :

« Tu ne connais donc pas le proverbe qui dit : Un *clown* chasse l'autre ? »

HIPPODROMIE s. f. (i-po-dro-mî — du gr. *hippos*, cheval ; *dromos*, course). Course de chevaux ; art de conduire les chevaux.

HIPPOGYPES, peuple fabuleux, que Lucien place dans la lune ; chaque individu avait trois têtes, était ailé et monté sur un vautour.

*** HIPPOLYTE (SAINT-)**, bourg de France (Doubs), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. de Montbéliard ; 1,190 hab.

*** HIPPOLYTE (SAINT-)**, ancien bourg de France (Haut-Rhin). — Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, ce bourg fait aujourd'hui partie de l'Alsace-Lorraine, arrond. de Ribeauvillé ; 1,935 hab.

*** HIPPOLYTE-DU-FORT (SAINT-)**, bourg de France (Gard), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. E. du Vigan; pop. aggl., 3,906 hab. — pop. tot., 4,200 hab.

HIPPOMANCIE s. f. (i-po-man-sî — du gr. *hippos*, cheval; *manteia*, divination). Divination usitée chez les Celtes, qui nourrissaient des chevaux dans des forêts consacrées et prétendaient connaître l'avenir d'après leurs mouvements et leurs hennissements.

HIPPOPOTAMIEN, ENNE adj. (i-po-po-ta-miain, è-ne — rad. *hippopotame*). Mamm. Qui ressemble à l'hippopotame.

— s. m. pl. Classe de mammifères ayant pour type l'hippopotame. ‖ On dit aussi HIPPOPOTAMIDES.

HIPPOSANDALE s. f. (i-po-san-da-le — du gr. *hippos*, cheval, et de *sandale*). Antiq. Sorte de chaussure ou de fer pour les chevaux.

HIPPOTECHNIE s. f. (i-po-tè-knî—du préf. *hippo*, et du gr. *techné*, art). Art d'élever et de dresser des chevaux.

HIPPOTÉS, dieu d'Éole. ‖ Arrière-petit-fils d'Hercule et fils de Phylas. Ayant tué le devin Carnos dans l'expédition des Héraclides contre le Péloponèse, il fut exilé pour dix ans. ‖ Nom du Lacédémonien qui fonda Cnide.

HIPPOTHOÉ, une des Néréides. ‖ Une des Danaïdes. ‖ Fille de Nestor et de Lysidice. Elle fut aimée de Neptune, qui la rendit mère de Taphius.

HIPPOTHOUS, un des Égyptides, époux de Gorgé. ‖ Un des fils de Priam. ‖ Fils de Léthus et frère de Pylæus. Il commanda les peuples de Larisse dans l'armée troyenne. Ayant voulu enlever le corps de Patrocle, il fut tué par Ajax.

HIRCOCERF s. m. (ir-ko-sèrf — du lat. *hircus*, bouc, et de *cerf*). Animal fabuleux, moitié bouc, moitié cerf.

HIRÉÉ, ÉE adj. (hi-ré-é). Bot. Qui ressemble au genre hirée.

— s. f. pl. Syn. de PLEUROPTÉRYGIÉES.

HIRN (Gustave-Adolphe), savant français, né à Logelbach (Haut-Rhin) en 1815. Il s'est fait recevoir ingénieur civil et s'est fixé en Alsace, où son frère est manufacturier. M. Hirn s'est beaucoup occupé de vapeur et particulièrement de la formation de la chaleur. Outre des études et des mémoires insérés dans le *Cosmos*, les *Annales de chimie et de physique*, ce savant a publié : *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur* (1858, in-8°); *Exposition analytique et expérimentale de la théorie mécanique de la chaleur* (Colmar, 1862, in-8), ouvrage qui a été refondu et plusieurs fois réédité sous le titre de *Théorie mécanique de la chaleur*, première partie, *Exposition analytique et expérimentale* (1865, in-8°; 1875, in-8°); *Mémoire sur la thermodynamique* (1867, in-8°); *Considérations philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique, analyse élémentaire de l'univers* (1869, in-8°), ouvrage formant la deuxième partie de la *Théorie mécanique de la chaleur*; *Mémoire sur les conditions d'équilibre et sur la nature probable des anneaux de Saturne* (1873, in-4°); *Mémoire sur les propriétés optiques de la flamme des corps en combustion et sur la température du soleil* (1873, in-8°); *Théorie analytique élémentaire du planimètre Amsler* (1875, in-8°, avec pl.), etc.

*** HIRONDELLE** s. f. — Se dit, chez les tailleurs, d'un jeune ouvrier allemand, qui vient travailler à Paris dans la bonne saison et qui retourne ensuite dans son pays.

*** HIRSCHFELD** (Ludovic), médecin polonais. — Il est mort en Varsovie en 1876.

*** HIRSON**, bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. de Vervins ; pop. aggl., 4,189 hab. — pop. tot., 4,445 hab.

HIRTIPÈDE adj. (ir-ti-pè-de — du lat. *hirtus*, velu ; *pes, pedis*, pied). Zool. Qui a les pattes garnies de poils.

HIRUDICULTURE s. f. (i-ru-di-kul-tu-re — du lat. *hirudo*, sangsue, et de *culture*). Art de multiplier et d'élever des sangsues. ‖ On dit aussi HIRUDINICULTURE.

HIRUDINAIRE adj. (i-ru-di-nè-re — du lat. *hirudo*, sangsue). Bot. Nom que les anciens donnaient à la nummulaire, parce qu'elle s'applique contre la terre comme une sangsue sur la peau des animaux.

HIRUDINATION s. f. (i-ru-di-na-si-on — du lat. *hirudo*, sangsue). Chir. Application de sangsues.

HIRUDINICULTEUR s. m. (i-ru-di-ni-kul-teur — rad. *hirudiniculture*). Celui qui élève et multiplie des sangsues.

HIRUDINICULTURE s. f. (i-ru-di-ni-kul-tu-re — du lat. *hirudo, hirudinis*, sangsue, et de *culture*). Art d'élever et de multiplier les sangsues : *Moquin-Tandon est un des premiers qui ont montré qu'on peut reproduire artificiellement les sangsues officinales, et qui ont par conséquent contribué à la création de l'industrie nouvelle connue sous la dénomination un peu longue d'*HIRUDINICULTURE. ‖ On dit aussi HIRUDICULTURE.

HIRUDINIFORME adj. (i-ru-di-ni-for-me — du lat. *hirudo*, sangsue ; *forma*, forme). Qui a la forme d'une sangsue.

HISPANO-AMÉRICAIN, AINE adj. et. s. (i-spa-no-a-mé-ri-kain, è-ne — du lat. *Hispanus*, Espagnol, et de *américain*). Qui habite ou qui concerne l'Amérique espagnole.

HISTASPAGE s. m. (i-sta-za-pa-je — rad. *histaspe*). Apprêt donné aux toiles histaspes.

HISTASPE adj. (i-sta-za-pe — du gr. *istos*, tissu ; *aaspês*, incorruptible). Se dit d'une toile qu'on a imprégnée d'un savon insoluble à base de zinc, pour la préserver de certaines altérations auxquelles sont sujets les tissus ordinaires.

HISTASAPER v. a. ou tr. (i-sta-za-pé — rad. *histaspe*). Donner l'apprêt désigné sous le nom d'histaspage.

HISTOCHIMIQUE adj. (i-sto-chi-mi-ke — rad. *histochimie*). Qui se rapporte à l'histochimie.

HISTODIALYSE s. f. (i-sto-di-a-li-ze — du gr. *histos*, tissu, et de *dialyse*). Méd. Liquéfaction morbide des tissus.

HISTODIALYTIQUE adj. (i-sto-di-a-li-ti-ke — rad. *histodialyse*). Méd. Qui concerne l'histodialyse.

*** Histoire de l'économie politique chez les peuples anciens**, par M. du Mesnil-Marigny (3e édit. Paris, 1872, 2 vol. in-8°). Bien que déjà (au t. IX, p. 311) ce livre ait été apprécié par le *Grand Dictionnaire*, il n'en a pas moins droit à une mention dans ce *Supplément*. Il a reçu des additions, des améliorations sérieuses, qui constituent un travail, sinon absolument nouveau, tout au moins transformé et supérieur à ce qu'il était antérieurement. C'est ainsi que se présente la troisième édition de l'*Histoire de l'économie politique chez les peuples anciens*. Sans doute, les principes économiques sont les mêmes; les déductions tirées des faits énoncés n'ont point varié ; l'auteur pourrait toujours la voie rationnelle qu'il s'est tracée entre les partis extrêmes de la protection à outrance et du libre-échange absolu. Mais il s'est préoccupé des objections qui ont été soulevées, des réserves qui ont été faites, des controverses auxquelles son livre a donné lieu ; et il a voulu répondre par une nouvelle accumulation de témoignages empruntés aux écrivains de l'antiquité. Son *Histoire*, augmentée de nombreux volumes d'une table générale des matières qui facilite toutes les recherches, s'est donc enrichie de faits intéressants et de citations précieuses, qui ajoutent de nouvelles preuves à sa politique avec la France, aussi vraiment sympathique qu'étroitement intéressée. M. Guizot, qui aimait les institutions anglaises, parce qu'il y trouvait la double satisfaction de son goût pour la monarchie et pour la liberté, n'en avait pas moins le cœur profondément français. »

Histoire universelle, par M. André de Bellecombe (46 vol. in-8°). L'histoire universelle est plus difficile à écrire qu'on ne le suppose. Napoléon disait qu'il fallait l'écrire en cent volumes ou en un seul. M. André de Bellecombe n'a fait ni 46 volumes ni un seul. L'histoire de la monarchie française ; il est vrai, quinze volumes jusqu'à ce jour ont été publiés. Ce n'est pas tout à fait les cent volumes exigés par Napoléon, mais c'est vingt-six volumes de plus que César Cantù, dont l'*Histoire universelle* et l'*Homme de cent ans*, qui en est la suite, ne comprennent guère que vingt volumes.

L'esprit dans lequel M. de Bellecombe a conçu son ouvrage diffère aussi essentiellement de celui de M. Cantù, rédige et écrit au point de vue de la double prépondérance pontificale et italienne. L'histoire générale de M. André de Bellecombe est écrite dans un sens libéral et humanitaire. Indépendamment de l'histoire européenne, traitée avec tous les développements qu'elle mérite, l'auteur s'est surtout attaché à faire ressortir et à remettre à sa place l'histoire des peuples orientaux et du nouveau monde, trop négligée par ses devanciers, en raison peut-être des documents historiques qui leur manquaient, et qui appartiennent à la science seulement depuis quelques années.

Entasser des livres dans les rayons des bibliothèques, rassembler sur un même règne et sur une même personne des masses de documents que nos descendants n'auront jamais le loisir de lire et de consulter, ce sera là l'unique résultat des œuvres diverses et multiples des spécialistes modernes, peintres d'intérieur assurément très-estimables, mais incapables de produire les grandes toiles qui seules peuvent maintenir l'art d'écrire et de peindre à leur véritable hauteur.

M. de Bellecombe a eu le courage d'entreprendre une œuvre plus grandiose ; il a fait plus que l'entreprendre, puisqu'elle est aujourd'hui terminée, et il ne lui reste à faire que le travail tout matériel de l'impression des trente derniers volumes.

Histoire de la philosophie, par J. Fabre. V. PHILOSOPHIE, dans ce *Supplément*.

Histoire de Florence, par M. Perrens (Paris, 1877, 3 vol.). V. FLORENCE, dans ce *Supplément*.

Histoire d'un crime, par Victor Hugo (Paris, 1877). M. de Girardin a dit avec raison : « Il est des écrits qui ne sont pas seulement des écrits, des livres qui ne sont pas seulement des livres, mais qui sont aussi des actes. » Ces lignes de l'illustre publiciste s'appliquent à merveille à l'*Histoire d'un crime*. L'œuvre de Victor Hugo que nous allons analyser fut plus qu'un écrit, elle fut un acte et un acte courageux.

En 1852, Victor Hugo, dans des vers immortels et aux applaudissements du monde entier, marquait d'un fer rouge les hommes et les choses du 2 décembre. Le forfait odieux qu'il avait stigmatisé au lendemain de l'avénement de l'Empire, il l'a raconté vingt-cinq ans plus tard, et ce récit, c'est l'*Histoire d'un crime*, admirable pendant aux *Châtiments*. Après le poëte, l'historien ; après la muse vengeresse, la prose justicière ; après Dante, Tacite.

La première partie ou, pour mieux dire, le premier volume de l'*Histoire d'un crime* fut publié le 8 octobre 1877, au moment même où s'ouvrait la période électorale. Jamais œuvre ne parut plus opportune; jamais récit du passé ne vint plus à son heure éclairer le présent, protéger l'avenir, solennel avertissement pour quelques-uns, éloquente et mémorable leçon pour tous.

Rn octobre 1877, ce mot odieux, *coup d'État*, et les idées qu'il évoque étaient à l'ordre du jour de la presse cosmopolite. Un soir et chaque matin, les journaux du Seize-Mai pouvaient impunément et ouvertement prêcher le mépris des lois, exciter à la guerre civile et au renversement de la République. Il était bon, par conséquent, que la grande voix de Victor Hugo s'élevât une fois de plus contre les apologistes du crime et les amateurs de coups de nuit.

Le temps, qui, pour les crimes ordinaires, éteint la violette publique et laisse le coupable seul avec sa conscience, s'il est un, avec ses remords, s'il est capable d'en ressentir, et lui assure l'impunité, le temps ne couvre pas, lui, de sa protection les crimes d'État. Il n'y a pas de prescription aux yeux de l'histoire; il n'y en a pas non plus pour les peuples.

L'*Histoire d'un crime* n'est autre chose que la proposition de mise en accusation des complices et des auteurs du 2 décembre. Tous les hommes du guet-apens y sont successivement jugés et condamnés au nom de la vérité, avec la part de responsabilité qui incombe à chacun d'eux. Cette dramatique histoire, plus saisissante que chacun écrite au lendemain même des événements qu'elle raconte, sous l'impression d'une indignation bien naturelle, n'a peut-être pas, dit M. Emile de Girardin, tout le sang-froid, le calme, la mesure qu'on prétend être les conditions de l'histoire. Mais Tacite n'écrivait-il pas, lui aussi, dans des conditions analogues? A-t-on jamais songé à exiger de lui l'indifférence et une rigoureuse impartialité? En est-il moins le plus grand des historiens, précisément parce qu'il est peut-être de tous le plus partial et le plus irrité?

L'*Histoire d'un crime* ne nous paraît pas même devoir être soupçonnée d'écrire qu'on n'a jamais votre proclamation; c'est un cri de guerre; je ne puis imprimer cela. »

» On se récria. Il nous déclara alors qu'il faisait un choix de ces proclamations, mais dans un sens différent du nôtre; que, selon lui, ce n'était pas par les armes qu'il fallait combattre Louis Bonaparte, mais par le vide. Par les armes, il sera vainqueur; par le vide, il sera vaincu. Il nous conjura de l'aider à isoler le déchu du 2 décembre. » — Raisons » le vide autour de lui ! s'écriait Emile de » Girardin. Proclamons la grève universelle! » Que le marchand cesse de vendre, que le » consommateur cesse d'acheter, que l'ouvrier cesse de travailler, que le boucher » cesse de tuer, que le boulanger cesse de » cuire, que tout chôme jusqu'à l'imprimerie » nationale; que Louis Bonaparte ne trouve » pas un compositeur pour composer le *Moniteur*, pas un pressier pour le tirer, pas un » colleur pour l'afficher. L'isolement, la solitude, le vide autour de cet homme. Que la » nation se retire de lui ! »

» Ce point de vue était hautain et superbe ; mais, malheureusement, je le sentais irréalisable. Michel de Bourges lui répondit. Michel de Bourges, avec sa dialectique ferme et sa raison vive, posait le doigt sur ce qui était pour nous la question immédiate : le crime de Louis Bonaparte, la nécessité de se dresser debout devant ce crime. C'était plutôt une conversation qu'une discussion, mais Michel de Bourges, puis Jules Favre, qui parla ensuite, s'y élevèrent à la plus haute éloquence. Jules Favre, digne de comprendre le puissant esprit de Girardin, eût volontiers adopté cette idée, si elle eût semblé pratiquable, de la grève universelle, du vide autour de l'homme ; il la trouvait grande, mais impossible. Une nation ne s'arrête pas court. Même frappée au cœur, elle va encore ; le mouvement social, qui est la vie animale des sociétés, survit au mouvement politique. Quoi que pût espérer M. Emile de Girardin, il y aura toujours un boucher qui tuera, un boulanger qui cuira; il faut bien manger! « Faire croiser les bras au suffrage universel, » chimère ! disait Jules Favre, rêve ! Le peuple se bat trois jours, quatre jours, huit » jours; la société n'attend pas indéfiniment. »

» Emile de Girardin, ferme, logique, absolu dans son idée, persista. Quelques-uns pouvaient être ébranlés. Les arguments si abondants de ce vigoureux et inépuisable esprit lui arrivaient en foule. »

La proclamation de M. de Girardin, dont parle l'auteur de l'*Histoire d'un crime*, était ainsi conçue :

» Électeurs, peuple souverain,

» On vous trompe !

» La loi du 31 mai est abrogée, mais le suffrage universel n'est pas rétabli.

» Il est dénaturé et confisqué.

» Il n'est pas libre, car il n'est pas secret.

» A la force armée, opposez une force invincible : la force passive.

» Fermez tous les ateliers.

» Fermez les tribunaux.

» Fermez la Bourse.

» Fermez les théâtres.

» Mais ouvrez toutes les prisons où il y a des condamnés politiques.

» Démission générale de tous les fonctionnaires qui ont le respect de la loi et le respect d'eux-mêmes.

» Grève universelle afin de rétablir le suffrage universel et venger la foi, la loi, la constitution violées par le déchu du 2 décembre !

» ÉMILE DE GIRARDIN,
» *Représentant du peuple.* »

Puis on rédigea et on signa le décret de déchéance et de mise hors la loi du président de la République.

C'est à la fin de cette deuxième journée que s'arrête le premier volume de l'*Histoire d'un crime*.

HISTOLOGUEMENT adv. (i-sto-lo-ji-ke-man — rad. *histologique*). Au point de vue histologique.

HISTOLYSE s. f. (i-sto-li-zî — du gr. *histos*, tissu ; *lusis*, dissolution). Méd. Liquéfaction et décroissement des tissus.

HISTORIAL, ALE adj. (i-sto-ri-al, a-le — du lat. *historia*, histoire). Ne s'emploie guère que dans la titre d'un ouvrage appelé *Miroir historial*, et a le même sens que HISTORIQUE.

HISTORICITÉ s. f. (i-sto-ri-si-té — rad. *historique*). Caractère de ce qui est historique ou constaté par l'histoire.

*** HISTORIEN** s. m. — Se dit quelquefois pour peintre d'histoire.

HISTORIEUR s. m. (i-sto-ri-eur — rad. *historier*). Artiste du moyen âge qui ornait les manuscrits de miniatures.

HISTORIOGRAPHIE s. f. (i-sto-ri-o-gra-fî — du gr. *historia*, histoire ; *graphô*, je décris). Énumération et compte rendu des livres d'histoire.

HISTORIOSOPHIE s. f. (i-sto-ri-o-so-fî — du gr. *historia*, histoire ; *sophia*, sagesse). Philosophie de l'histoire.

Historique (Théâtre-), ancien théâtre de Paris, fondé boulevard du Temple par Alexandre Dumas, occupé plus tard par un théâtre lyrique, et aujourd'hui démoli pour faire place au boulevard du Prince-Eugène. Le Théâtre-Historique tient une place assez importante dans l'histoire littéraire contemporaine pour que nous croyions devoir lui consacrer une notice.

On peut dire que l'année 1845 fut l'apogée de la gloire et de la fortune du père des *Mousquetaires*. Alexandre Dumas crut alors le moment venu de mettre à exécution un projet longtemps caressé par lui, à savoir la création d'un théâtre destiné exclusivement à la représentation de ses propres œuvres, drames ou comédies, et dont l'exploitation, dirigée par lui, ne pouvait manquer de produire des bénéfices considérables. Une haute pensée artistique ne fut pas non plus étrangère à ce vaste projet. Alexandre Dumas venait de restaurer en France le genre littéraire dit « historique, » et sa fécondité promettait d'alimenter largement toute une scène à elle seule. La fondation d'un théâtre sur lequel viendraient se dérouler les grands épisodes de notre histoire nationale semblait donc promettre aussi à notre littérature une série de beaux drames. Pour tout autre que le ce-